ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie Française.

LA CROIX

DE ROUBAIX-TOURCOING

XVIII' ANNEE – N° 5904 – LUNDI 31 DECEMBRE 1906

PARIS, VII'
5, rue Bayard, 5,
Téléphone : 514,36 — 524,45

84, Grande-Rue, 84

85, Rue des Ursulines, 85

LILLE
15, rue d'Angleterre, 15,
Téléphone : 672

qui visite des appartements

— Le dimanche, dit-elle, quand nous ne savons que faire, nous visitons des appartements...

Quelqu'un lui demanda, d'un ton de condoléance

— Vous déménagez bientôt?

Elle leva les mains au ciel :

— Déménager? Nous!... Déménager?... Jamais de la vie!

Et elle explique :

— Nous sommes les gens les plus casaniers et les moins capricieux du monde. Ah! certes, la maladie moderne, la bougeotte, nous a bien épargnés! Nous ne supportons les voyages que pas trop lointains, pas trop longs et pas trop rapides. Et quand à déplacer, avec nos personnes, tout le cadre de notre existence, voir nos meubles étalés sur le trottoir et brutalisés par des mains grossières, nous adapter aux incommodités d'un nouveau logis, apprivoiser un concierge inconnu, nous en mourrions, monsieur, nous en mourrions! Tout au moins, cette révolution de nos habitudes bouleverserait nos caractères et nous porterait malheur... La paix de notre vie serait troublée... Un déménagement, pour des êtres comme nous, c'est presque un divorce!

« Depuis neuf ans bientôt, nous habitons le même appartement et nos meubles n'ont pas bougé de place. Quand le papier de tenture est passé de couleur, nous le recouvrons d'un papier neuf, mais identique. Changer la nuance du papier, jamais! Cela me choquerait presque autant que de voir mon mari avec des cheveux teints et la moustache rasée... Les maisons, les chambres ont un visage. J'aime à le reconnaître chaque jour, et le visage de notre logis est délicieux. Les formes des meubles, les teintes des étoffes sont simples et harmonieuses. Malgré nos manies, nous avons du goût. S'il n'y a rien de riche chez nous, du moins n'y a-t-il rien de laid, rien qui sente la camelote et le bazar... J'ai répriné les fantaisies décoratives et les préjugés du tapissier. J'exècre les appartements qui reflètent l'âme du tapissier qui les installa et non pas l'âme des gens qui les habitent.

« Pourtant, lorsque la cheminée de notre salon fume un peu plus qu'à l'ordinaire, lorsque la petite fille d'à côté prolonge indûment ses gammes, nous avons des accès de bouderie et d'impatience... Notre tendresse pour la « home » familier semble attiédir... et mon mari déclare, à moitié sincère :

« — Vraiment, c'est à n'y plus tenir ici! J'écrirai au propriétaire... Et si ça continue, eh bien, je ficherai le camp!...

« Je le laisse crier. Et le dimanche enfant, quand il est un peu guéri de sa mauvaise humeur, je lui propose :

« — Veux-tu allons voir quelques appartements? Ça n'engage à rien... Et si la cheminée fume trop, si le piano sévit davantage, si le propriétaire n'intervient pas...

« Oui, nous nous en irons!... répond mon mari sans enthousiasme.

« Et nous visitons des appartements.

« C'est très amusant, je vous assure; c'est aussi très instructif.

« Dans les appartements neufs et vides, l'imagination se donne carrière... Comme nous n'avons aucune intention sérieuse de louer, nous ne regardons pas au prix... Cinq cents francs de plus ou de moins ne nous gênent pas, et notre superbe indifférence nous assure le respect des concierges.

« En ol-je vu, des appartements modernes avec ascenseur, électricité, calorifère et téléphone! Les premiers m'ovaient un peu émue.... Je les trouvais fort séduisants, d'une blancheur gaie, pure et nette. Plus de cadres dorés aux glaces, plus de papiers à grosses fleurs, plus de boiseries imitant le vieux chêne, la palissandre et l'acajou! Portes à petits carreaux, que vous me semblez claires et charmantes! J'enviais les salles de bain aux cuivres luisants, l'ectricité magique, les radiateurs discrets, et même l'indiscret téléphone. Et je pensais : « Je n'ai pas tout cela, chez moi... »

« Une mélancolie me prenait en songeant à la cheminée qui fume, aux lampes qui filent, aux cabinets de toilette médiocres et sombres. Et la tentation fut quelquefois si forte que les fantômes avinés des déménageurs me pourcnt moins odieux... Je subis les atteintes de cette fièvre blanche qui a saisi, depuis plusieurs années, les architectes et les ébénistes parisiens. J'eus, comme toutes, presque toutes les femmes, la nostalgie du salon Louis XVI à fausses boiseries de la salle à manger idem, et je me vis installée dans ce décor de pâtisserie élégante, de laboratoire luxueux, d'hôpital éblouissant.

« Mais, à force de visiter ces appartements immaculés et aseptiques, je m'aperçus de leur monotomie et de leur banalité. Tous, dessinés sur un plan analogue, décorés de la même façon, avaient un aspect théâtral et glacé... Tous manquaient d'âme. Et les habitants mêmes — gens et choses — avaient je ne sais quoi de gêné, de froid, de débarmonique...

« Ah! monsieur, les pauvres vieux ménages, avec leurs vieux mobiliers à la mode de 1880, qu'ils étaient donc mélancoliques et comiques dans ce Louis XVI anglicisé de 1906! Leurs fauteuils de peluche torsadés, leurs rideaux à lambrequins, leur faux gothique et leur faux Henri II, leurs turqueries et leurs japonaiseries hurlaient de se voir assemblés entre des murs de verre et de crème... Et les dames très mûres n'étaient pas embellies, je vous assure, par la clarté fixe, crue, impitoyable, des ampoules électriques et des becs Auer. L'une m'avoua que le calorifère lui donnait la migraine, que la cheminée vide et noire lui donnait le spleen et que le crépitement du téléphone lui assurait une grave et prochaine neurasthénie.

« Alors, je compris que les appartements blancs, avec le confort moderne, sont faits pour les jeunes mariés qui y apportent des mobiliers modernes et des âmes plus modernes encore.

« Reculant d'un demi-siècle, je visitai les maisons qui étaient neuves sous Napoléon III, les maisons cossues, respectables, de la bonne bourgeoisie traditionnelle. Là, se déployaient, dans leur gloire ternie, les cornicbes dorées, les plafonds bleus traversés d'un vol d'hirondelles... Les fauteuils de peluche à torsades et les rideaux à lambrequins y étaient moins laids qu'ailleurs, parce qu'ils étaient dans leur milieu naturel, dans leur vrai cadre. Mais trop souvent, la maîtresse du lieu, préoccupée de moderniser, avait fourré un peu partout des petites chaises, des petites tables, des petits meubles hybrides, découpés, tortillés, ripolinée, et qui affectaient le style anglais... C'était dans les mêmes maisons que l'on pouvait admirer encore les abat-jour compliqués, les palmiers naturalisés, les faux marbres et les fausses porcelaines.

« Et l'on dit que les parisiennes ont du goût. Elles ne voudraient pas avoir « la robe de tout le monde », et elles savent bien rarement n'avoir pas la salon, la salle à manger, la chambre « de tout le monde ». L'éducation artistique de nos contemporaines, très supérieure pourtant à celle de leurs mamans, laisse encore à désirer... Très peu de femmes comprennent que le luxe n'est pas la beauté et que la simplicité est une condition essentielle de la véritable élégance.

« Pourquoi les meubles prétendus « de style », copiés d'après l'ancien, n'ont-ils jamais le charme de leurs modèles? C'est que les fabricants veulent « faire riche » avant tout. Ils choisissent, pour les reproduire avec des bois médiocres et étoffes de qualité modeste, des lits, des fauteuils, des bergères dont la somptuosité convenait aux salons de Versailles, de Trianon, de Fontainebleau. Et cette somptuosité chargée devient pesante et fatigante dans le cadre d'un petit salon où le plâtre imite le bois, où le stuc imita le marbre.

« N'est-ce pas un écrivain anglais qui a dit : « N'ayez rien chez vous que vous ne trouviez beau ou qui ne vous soit utile... » Que de laides inutilités encombrent nos appartements! Albums, carbe-pots, paravents, potiches, statuettes, cadeaux de noces offerts par d'excellents cousins aux intentions excellentes! Hélas!

« Je me rappelle le très simple petit atelier d'une femme artiste, sous les toits. Le mobilier ne valait pas cinq cents francs, mais comme il faisait plaisir à regarder! Une bonne vieille comode de noyer au ventre luisant aux cuivres lourds qui accrochaient la lumière... Un bon vieux fauteuil de paille où la grand-mère du petit Chaperon-Rouge aurait pu s'asseoir... Un divan à coussins, recouvert de toile écrue. Quelques glaces aux ors effacés sur le papier couleur de sable. Et dans des pots de grès vert ou jaune, des monnaies du pape, sèches et argentées, des chrysanthèmes pourpres, des chardons mauves...

« J'accorde que les maisons d'autrefois — du lointain autrefois — ont mille inconvénients : les pièces sont mal distribuées, le vent glissa par les fentes des fenêtres sans volets, les couloirs sont pleins d'ombre et de surprises. Des escaliers imprévus se tirebouchonnent entre la cuisine et la salle à manger... Mais ces maisons — au contraire des casernes à bow-windows — sont poétiques, émouvantes, bienveillantes, tièdes des mille vies qu'elles ont abritées. On n'y est jamais tout à fait seul. De même les vieux meubles nous sont réellement une compagnie : ils racontent tant de choses à qui sait les entendre!

« Si je déménageais, ce serait pour habiter une maison ancienne — en la modernisant avec grâce et délicatesse.

« Mais je ne déménagerai pas... Quand nous avons vu beaucoup de logis étrangers, quand notre curiosité at notre imagination se sont bien divertie, nous rentrons. La lampe ne file plus; la cheminée ronfle et brille; tous les pianos sont fermés. Et nous disons, avec un sourire d'aise orgueilleuse :

« Où serions-nous mieux qu'ici — chez nous?«

Marcelle TINAYRE.

ECHOS

LA PEAU DE L'OURS ENCORE VIVANT

La loi, c'est la loi, quand elle est votée. Mais on est en train d'appliquer les projets gouvernementaux avant même que les deux Chambres les aient votés; on veut prendre la peau de l'ours... je veux dire du contribuable, avant même de l'avoir tué.

Ainsi, des agents du fisc se sont présentés chez plusieurs pharmaciens de notre région, en leur disant :

« Vous savez qu'un projet de loi est en ce moment soumis au Sénat, pour frapper d'un impôt les spécialités pharmaceutiques. Afin de nous faciliter notre besogne quand ce projet aura été voté, nous venons vous demander de nous dire la quantité de produits spécialisés que vous possédez dans votre officine. »

Presque partout, ces exécuteurs de la loi... avant qu'elle soit votée... ont été éconduite avec raison.

C'est égal, du moment qu'il s'agit de combler le déficit produit par sa triste politique, le gouvernement ne recule pas devant l'illégalité.

Il est tellement sûr du servilisme de sa majorité, qu'il met en branle ses fonctionnaires pour exécuter une loi encore à l'état de projet.

CE QUE GAGNE UN OUVRIER

On vient de publier à Londres une intéressante étude sur la situation des ouvriers et le mouvement syndical pendant ces dernières années. Une statistique curieuse indique les salaires dans les différentes capitales.

A titre d'indication, voici, pour trois classes de travailleurs, quelles sont les heures de travail et le salaire pour une semaine à Londres, New-York, Paris, Berlin et Rome :

Manuisiers : Londres, 50 heures, 55 francs; New-York, 44 heures, 122 francs; Paris, 60 heures, 66 francs; Berlin, 54 heures, 46 francs; Rome, 60 heures 18 francs.

Maçons : Londres, 50 heures, 55 francs; New-York, 44 heures, 149 francs; Paris, 54 heures 45 francs; Berlin 48 heures 53 francs, Rome, 60 heures 24 francs.

Peintres : Londres, 50 heures, 46 francs; Paris, 54 heures, 43 francs; Berlin, 53 heures 40 francs; Rome 60 francs, 20 francs.

On voit que les ouvriers de ces trois corporations, payés très cher à New-York, le sont fort peu à Rome. Dans les trois autres capitales les salaires diffèrent peu.

Une courte étude par les organisations ouvrières permet de se rendre compte du progrès fait par le mouvement syndical. Voici quels étaient, en 1900 et en 1901, les chiffres des ouvriers syndiqués dans les quatre grands pays où ce mouvement est le plus considérable :

Angleterre : ouvriers syndiqués en 1900, 1.928.404; en 1904, 1.866.755;

Etats Unis : en 1900, 1.790.791; en 1901, 1.876.501;

Allemagne : en 1900, 995.435; en 1904, 1.461.625;

France : en 1900, 491.647; en 1904, 715.576;

Autriche : en 1900, 119.344; en 1904, 189.121.

Dans tous ces pays, des efforts ont été faits pour arriver, en cas de grève, à une solution rapide de conflits en ménageant la plus possible les intérêts en cause.

C'est en Allemagne que les progrès ont été les plus importants. Dans ce pays, la loi ordonne la création d'une cour industrielle dans toutes les villes ayant plus de 20,000 habitants. En 1905, il y avait 411 cours qui fonctionnaient. C'est devant elles que sont portés tous les conflits en matière de travail, qui y reçoivent une prompte solution.

UN PEU DE BON SENS

« Une des réflexions que l'on entend le plus souvent, dans tous les milieux, au sujet de la persécution religieuse en France, est celle-ci : Il n'y a pas de bon sens!

Vous êtes là un petit millier de députés et sénateurs, bien payés pour vous occuper des affaires du pays, et vous ne parlez guère que de questions d'églises et de curés. Il n'y a pas de bon sens.

Vous prétendez organiser le culte catholique chez nous, et pour cela vous dédaignez de consulter les intéressés, à commencer par leurs chefs, les Evêques et le Pape. Il n'y a pas de bon sens.

Jusqu'ici vous disiez, comme tout le monde, le maire à la mairie, l'instituteur à l'école, le curé à l'église, et c'était bien. Mais voilà qu'aujourd'hui vous remettez au maire le pouvoir d'ouvrir ou de fermer l'église, de faire la police durant les offices. Il n'y a pas de bon sens.

Vous tolérez encore que le clergé catholique remplisse ses fonctions dans les églises. Mais vous lui imposez la charge de pourvoir à l'entretien de ces monuments, tout en lui enlevant injustement toutes les ressources des anciennes Fabriques. Il n'y a pas de bon sens.

Les prêtres ne pouvant accepter vos billevesées légales, parce qu'elles sont en contradiction avec la conscience catholique, vous vous vengez d'eux, en leur volant leurs biens et en envoyant à la caserne les plus jeunes d'entre eux, pour y achever trois ans de service, alors que personne ne fait plus qu'un an ou deux. Il n'y a pas de bon sens.

Serait-ce trop vous demander, Messieurs les Quinze-Mille, de nous accorder enfin un peu de bon sens?

Bulletin de Sin-le-Noble

SÉANCE SOLENNELLE
DE LA
Société des Sciences
A LILLE

La Société des Sciences a tenu, hier après-midi, sa séance solennelle annuelle, en la salle des fêtes de la Société Industrielle.

L'assistance était très nombreuse et la séance présidée par M. Charles Barrois, membre de l'Institut, président sortant de la société qui a prononcé la discours d'usage.

Les prospecteurs du bassin houiller du Nord et du Pas-de-Calais

M. Charles Barrois a traité un sujet un peu aride, mais intéressant, l'art des mines dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais.

L'orateur a d'abord décrit la constitution géologique du bassin houiller.

La houille forme chez nous, dit-il, des nappes minces, nommées veines, mesurant 0 m 70 en moyenne dans le Nord, 1 m dans le Pas-de-Calais, parallèles entre elles, et intercalées à différentes hauteurs dans la masse stérile du terrain houiller, puissante de 1.500 mètres. Si nos veines de houille étaient restées dans leurs positions primitives, celles où elles prirent naissance à la façon des tourbes de nos marais, elles constitueraient des nappes sensiblement horizontales, et l'exploitant une telle engagé dans le plan d'une veine, n'aurait plus qu'à la suivre pour avancer ses travaux. Mais il n'en est pas ainsi. Les veines de charbon ont éprouvé depuis leur origine, des perturbations de toute nature : elles ont été ployées et comprimées par des pressions énergiques, fracturées et disloquées par des cassures multiples, désignées sous le nom de failles, dont l'étude est à la fois compliquée et difficile.

L'observation a établi, d'une façon positive, que ces détormations avaient eu pour cause des pressions latérales, engendrées par la consolidation de la croûte terrestre, de telle sorte que les veines inclinées et plissées, sont aujourd'hui contenues dans un espace beaucoup moindre que celui qu'elles occupaient à l'origine, quand elles étaient horizontales. C'est cet espace, effectant approximativement la forme d'un « fond de bateau », que l'on désigne sous le nom de bassin houiller. Tous les bassins houillers ayant été soumis à des actions analogues, leur exploration a révélé les règles qui ont présidé à leur ridement et décidé de la répartition de leurs tronçons. La connaissance de ces lois et leur application méthodique acquiert une importance capitale dans la pratique, quand il s'agit de retrouver une veine dont la continuité a été interrompue par une faille, ou encore quand il faut rechercher un bassin tout entier, perdu sous un manteau de terres, étalées sur lui en lames horizontales, postérieurement à son plissement.

Ce cas est précisément celui du bassin houiller du Nord. Ses veines comprimées et plissées en « fond de bateau » sont recouvertes par un manteau de craie, en couches horizontales. Pour chercher le charbon, sous cet épais revêtement do 100 mètres de puissance, deux méthodes se présentaient, qui d'ailleurs ont été toutes deux essayées : sonder au hasard, ou sonder à la lueur des inductions géologiques.

Le comte Desandrouin fut le premier mineur qui réussit dans cette recherche et qui tint en main le premier morceau de charbon du Nord.

Il découvrit la houille à Fresnes en 1717, mais, pen de temps après, le puits fut envahi par l'irruption d'un torrent d'eau souterraine et on fut forcé de l'abandonner.

Desandrouin ne se découragea pas. De nouvelles et nombreuses entatives furent dirigées par lui, au sud de Fresnes et, en 1734, après dix-sept années d'efforts, il découvrit enfin le charbon gras d'Anzin, dans son sondage de la porte de Tournai, à Valenciennes. Il était temps, car le comte était ruiné, après avoir dépensé un capital de trois millions.

Le bassin houiller découvert à Valenciennes en 1734 avait été rapidement reconnu et suivi jusqu'à Douai, où on perdit sa trace. De nombreux sondages et d'immenses dépenses furent faites alors entre Douai et Arras, Arras et Doullens, et même à l'ouest de cette ville, suivant la direction de son prolongement présumé. On avait finalement renoncé à la trouver, quand un siècle plus tard, en 1841, un foreur cherchant de l'eau, la rencontra par hasard à Oignies. C'était au temps, où un jeune ingénieur du corps des mines, Dusouich, travaillait à l'exécution de la carte géologique du Pas-de-Calais, dont l'avait chargé le Conseil général du département. En dressant sa carte, Dusouich avait relevé dès 1840, à la surface du sol, de nombreux îlots de « vieux grès rouge », noyés parmi les « morts-terrains », le long des collines de l'Artois; leur étude l'amena à cette conclusion que ces « grès rouges » étaient plus vieux que le charbon qu'ils avaient formés le rivage et constituaient par suite la limite méridionale du bassin houiller. La découverte était capitale. Elle expliquait l'insuccès de tous les sondages tentés au sud de cette ligne; le charbon était au nord, et le bassin houiller présentait une déviation brusque vers O.-N.-O., au couchant de Douai.

Ces déductions purement géologiques de Dusouich donnèrent en 1844 une nouvelle direction aux recherches, en éclairant pour tous la route à suivre. L'essor était donné, et de 1849 à 1855, en 6 ans, les explorations s'étendirent sur toute la bande des exploitations centrales actuelles, établissant la continuité du bassin au delà de Douai, sur une longueur de 65 kil. De ce sillon tracé par Dusouich, nous faisons sortir chaque année, nne valeur de 300 millions de francs. Telle est l'œuvre de ce savant.

Il est un troisième géologue dont le nom mérite de rester attaché à l'histoire du bassin. Il étudiait vers 1860 les terrains anciens de la Belgique et de l'Ardenne, qui abritent dans leurs plis les formations houillères de Liége, Charleroi, Mons, et son analyse savante et approfondie apportait la lumière et la précision là où on n'était jusque là contenté d'approximations. Il ne cherchait pas le charbon, pas plus que Dusouich, et n'était animé que du seul désir de faire progresser la science. Pas à pas, il allait en Ardenne, de la vallée à la montagne, de carrière en carrière, de rocher en rocher, une carte dans une main; un marteau dans l'autre, cassant, ramassant des cailloux, et chargeant ses épaules. Quand un jour, — au grand étonnement des gendarmes, qui d'ailleurs ne l'avaient jamais vu faire sans inquiétude, — il reconnut qu'il y avait en Belgique du terrain silurien, et que ce terrain occupait notamment une ligne étroite qu'il baptisa du nom de Crête du Condros. M. Gosselet, vous l'avez reconnu, fut vivement frappé de l'existence, enormale en ce lieux, de ce terrain le plus ancien de tous, et il chercha à l'interpréter. Pour y arriver, il fit intervenir l'action d'une grande faille de 2.000 m. d'amplitude verticale, depuis lors nivelée et cachée aux yeux des hommes, gigantesque cassure de dimensions alpines, qui aurait partagé la Belgique en deux moitiés, refoulant sa moitié sud, sur sa moitié nord et faisant sortir le Silurien des entrailles du pays, pour le déverser sur les bassins du nord.

L'idée ne manquait ni d'audace, ni de grandeur, mais il restait à convaincre les géologues belges, des fêlures de leur pays, et les ingénieurs français, de l'existence d'un bassin houiller en dessous du Silurien. Il restait à faire le preuve de la théorie, et pour cela il tallait foncer un sondage, suffisamment profond.

Si on effet, la théorie Gosselet était vraie, si comme elle le veut, les îlots du « vieux grès rouge » de Dusouich continuent dans le Pas-de-Calais le Crête du Condros, en ensevelissant sous leur masse, la portion septentrionale du pays riche en charbon, ce n'est plus seulement au nord de ces îlots anciens, qu'on devrait trouver le terrain houiller, mais aussi en « dessous d'eux ».

De nombreux sondages descendus dans ces dernières années à 1.000 m. de profondeur ont rencontré le charbon sous le « vieux grès rouge », et sont venus ainsi brillamment vérifier l'exactitude de la théorie, en augmentant de 6.000 hectares l'étendue présumée du bassin du Pas-de-Calais. Ainsi notre confrère est arrivé à son tour, pour guider une nouvelle série de sondeurs, en leur prédisant l'existence et la généralité d'un grand mouvement de charriage, qui avait conservé sous les ruines du Condros, une bande ignorée de notre bassin houiller.

Peut-être entraînés vous ainsi par M. Gosselet, vous trouverez-vous en ce moment, un peu éloignés de la notion simple de vos îlots, et de la forme initiale en « fond de bateau », attribuée au bassin houiller? S'il vous plaisait de revenir un instant à cette comparaison, il faudrait vous figurer le « fond de bateau » submergé, renversé, couché sur son flanc nord, et écrasé sous les épaves d'un cuirassé puissant, « le Condros », poussé du midi par la tempête. Le travail du mineur au sud de notre bassin, serait alors comparable à celui du scaphandrier, chargé de sauver le charbon rester dans la soute, dans le « fond du bateau » neufragé.

Telle est la complexité de votre bassin houiller, telle est l'image que vos géologues ont reconstituée sur le papier, telles sont les ruines à travers lesquelles les ingénieurs doivent tracer et soutenir leurs galeries pour y faire circuler et vivre tous les jours les 200.000 mineurs du Nord et du Pas-de-Calais.

M. Charles Barrois parle ensuite du travail du géologue pour guider le mineur dans sa voie et lui signaler quelles portions sont encore à découvrir. Il signale les efforts tentés pour dresser le plan de l'édifice primitif tel qu'il était avant son écroulement. C'est le domaine de la paléontologie, science patiente et scrupuleuse, qui peut, par la détermination des fossiles rencontrée au cours des travaux, donner à chaque pierre ramassée, à chaque étage traversé leur âge et leur position relative dans l'ancienne construction.

Le travail a accompli est une œuvre de bénédictin; ce fut l'abbé Boulay, professeur à la Faculté catholique, qui l'entreprit le premier. Ses recherches savantes et profondes, énumérant es flores fossiles conservées au toit des veines, aurent d'importantes conséquences pour la connaissances stratigraphique du bassin. Elles apprirent que les étages de la formation productive, caractérisés par des flores différentes, s'étaient déposés en transgressivité, les uns par rapport aux autres, depuis Anzin jusqu'à près de Bruay (ce que des houilleurs appellent le pays vierge), pouvaient être du même âge que des houilles maigres (Meurchin). C'est depuis la publication du travail de l'abbé Boulay, continué aujourd'hui par son successeur, M. l'abbé Carpentier, que les exploitants ont cessé leurs coupes schématiques de représenter, comme l'expression des faits, la superposition des divers faisceaux gras et maigres.

Après ces noms, M. Charles Barrois cite ceux de MM. Sainte-Claire-Dervilis et Plane, ingénieurs, de M. Bertrand, de l'ingénieur des mines Cuvelette, de MM. Obry, de Soubeyran et Zeiller, dont les travaux ont fait faire de grands pas aux progrès dans le bassin houiller.

Les travaux de la Société

M. Théodore Barrois, secrétaire-général, lit son rapport sur les travaux de la Société et sur les prix d'encouragement aux lettres, aux sciences et aux arts.

Il rend d'abord un hommage ému à M. Quarré Reybourbon, décédé ces jours derniers, à M. Deligne, qui fut le collaborateur de M. Le Glay aux Archives départementales, et à M. Paul Dupont, doyen de la Faculté officielle des Lettres.

Six nouveaux membres ont été élus : MM. Parenty, Georges Lefèvre, Picart, Lambling, Cleinpoain et Hochetetter.

M. Rigaux passe à l'honoraiat.

M. Angellier a été nommé chevalier de la Légion d'honneur; M. Louis Cordonnier a obtenu le premier prix au concours international de La Haye, pour son projet du Palais de la Paix.

Aux séances des communications ont été faites par M. Gosselet sur la nappe aquifère qui alimente les forages profonds des villes de Roubaix et Tourcoing; par M. Witz sur les armes à feu et les machines à feu; par M. Wertheimer, sur des phénomènes de la digestion; par M. Folet, sur l'anesthésie obirurgicale et ses récents progrès.

M. Rigaux « conduit ses collègues à l'église de Messines, où il leur a fait admirer des restes du XI[e] siècle; M. Péroche a écrit deux nouveaux volumes de poésies; M. Wallas a composé des sonnets sur les paysages bretons; M. Quarré Reybourbon a retracé la vie d'Auguste Herlin.

M. Poujon a communiqué à la Société des réflexions philosophiques sur le socialisme; M. Pareuly a poursuivi d'intéressantes recherches sur les origines françaises des artistes de la Renaissance flamande.

Des auditions de musique ancienne ont été données par M. Pannier, et M. Léon Lefebvre a fait des conférences sur le Concert

---

FEUILLETON N° 13

VICTIMES

par Jean THIÉRY

— Johé! Johé! appela-t-elle en s'élançant dans l'escalier.

Mais quand elle atteignit les dernières marches, ce fut à Chambin qu'elle se heurta, Chemhlio lui barrait le passage!

— Elle est partie, Mademoiselle! ricana-t-elle. Elle est partie avec celle qu'elle n'aurait jamais dû quitter... Il était temps qu'on vît clair dans vos projets. Vous serez bientôt payée, maintenant, de ce que vous avez si bien gagné!...

Alice n'entendait plus. Elle avait repoussé la femme de chorge, pris sa course dans le parc; elle courait après la voiture dont elle apercevait le lueur des lanternes se projetant sur les gazons, les allées, les basses branches des arbres; elle passa autour du boulingrin, le long des charmilles, elle franchit la grille, elle atteignit la grande route; mais le elle s'arrêta, la coupé était trop loin!

Mais il passait souvent des voitures sur la route n'est-ce pas? A tout prix, Alice rejoindrait son élève!

— Vite! vite, Eusèbe! criait de son côté la comtesse, j'ai peur que nous arrivions trop tard.

— Que Madame n'ait crainte.

— Fouettez, attaquez, plus vite! répétait la comtesse éprouvant une volupté, une griserie sauvage à voir frapper ces bêtes, à penser que, haletantes, hors d'haleine, elle l'aidaient à emporter sa fille loin de ce qui appercait à cet homme, à laisser derrière elle une ruine de plus.

Frémissants, couverts d'écume, les poneys entrèrent dans la cour de la gare. On était de vingt minutes en avance sur le train. Les billets pris, une grosse valise enregistrée, la comtesse marchait fiévreusement sur le trottoir longeant la voie.

« Vingt minutes! » répétait-elle, les nerfs tendus à en criar; et, de ses yeux avides, elle fouillait les lointains où les rails s'enfuyaient comme deux fils d'argent sous la lune. Que ce train était donc lent à venir! Et elle allait, vanait, s'arrêtait un instant, repartait, frappant du pied l'asphalte du trottoir.

Elle jouait gros jeu, elle prenait sa revanche, elle se révoltait contre les lois, contre les droits accordés à un autre : ce lui avait enlevé sa fille, elle la reprenait. Elle avait eu à lutter, Johé ne voulait pas, ne voulait plus, n'an expliquait pas la raison et répétait sans cesse qu'elle regrettait de n'être point morte durant sa maladie. « Les enfants sont égoïstes et cruels; ma fille prétend m'aimer, et voilà », murmurait la comtesse.

Et, chaque fois qu'elle passait devant le gare où, écroulée sur le banc de bois de la salle d'attente, Johé attendait immobile, courbée comme une vieille, elle se le répétait.

Le train fut signalé. La comtesse courut chercher sa fille. Mais Johé n'était plus seule. Une femme était à ses genoux, cette demoiselle Le Varoqie. Elle disait :

— Johé! au nom de celui qui vous a tout sacrifié, au nom de votre père, n'allez pas vivre sous le toit de celui qui l'a remplacé!

Elle tenait les mains de la jeune fille, elle les serrait les étreignait :

— Oh! Johé, ne répondez pas ou moins, vous, vous, à tant de clémence par tant de déloyauté!

La comtesse s'était élancée, menaçante. Elle repoussa Alice :

— Comment, Mademoiselle, vous osez... Si Johé avait parut faiblir, devant sa mère elle se raidit.

— Il le faut, il le faut, murmura-t-elle.

Alice tentait un suprême effort, se cramponnait à Johé, murmurait suppliante :

— Enfant, par pitié, par pitié, ne partez pas!...

La comtesse entraînait sa fille, orient menaça le, folle, exaspérée :

— Si tu ne viens pas, je t'emporte!...

Le drame se jouait sans éclat et cependant on riait, on chuchotait dans la gare.

Johé se dégagea brusquement de l'étreinte de sa mère, elle échappa à Mlle Le Varoqie, enlaçant avec un soudain retour d'énergie :

— Laissez moi toutes les deux, je veux agir seule!...

Puis retournée vers Alice, elle balbutie :

— C'est l'épreuve suprême, il le faut! Adieu...

Un employé cleme impatient :

— En voiture, en voiture!

Mlle Le Vernole fut séparée de Johé, qui tout d'un élan, suivant sa mère, courait de la gare, montait en wagon.

— Je pars avec elle!...

Et déjà Alice se jetait en avant, la tête perdue, ne raisonnant plus.

Quelqu'un rudement la retint :

— Que faites-vous donc?.... Etes-vous folle?

Le train filait, s'éloignait. Alice ne put que le suivre d'un regard désespéré...

— J'aurais dû partir aussi!

Mais partir comment? Alice était sans argent.

— Je partirai tout à l'heure, aujourd'hui.

Mais partir par où? Elle ne savait même pas où l'on emmenait Johé.

— Pour quel endroit ces dames ont-elles pris leur billet? demande-t-elle à l'aventure.

— Une voix répondit :

— Pour Paris!...

— Merci! fit Alice, sans savoir à qui elle devait le renseignement, j'irai aussi...

Mais il fallait d'abord revenir à Rugles. Le coupé était peut-être encore là? Non, Eusèbe était reparti.

— Qu'est cela!... fit-elle, dédaigneuse du mauvais procédé de cet homme, Rugles n'est pas au bout du monde!

Elle allait y revenir à pied, un homme lui propose :

— Puisque je vous ai amenée, voulez-vous que je vous ramène?

Et elle reconnut celui qui, passant providentiellement sur la route, lui avait déjà donné une place dans sa voiture pour arriver à la gare. C'était un maréchand forain venu au train de minuit chercher des marchandises qu'il devait revendre le lendemain dans un marché.

— En passant devant Estos, je vous laisserai.

Et ainsi qu'il l'avait fait pour l'aller, il tendit le main à Alice qui prit place sur la longue charrette, vide pour venir, à présent encombrée de ballots.

Le marchand était bavard, il explique en montrant son chargement, tandis que son cheval reprenait le route :

— Tout cela, c'est des échapeaux d'été et des espadrilles. J'en vais vendre jusque la Saint Michel et de la Saint-Michel en septembre, jusqu'à la Sainte-Croix de mai, je les remplacerai par des bérets et de la laine. Quand je change le marchandise, je le suspende à un grand bâton et j'entends dire, en riant, ci c'est l'été qui vient : « Voilà la belle saison, Jean-Louis a pris le chapeau et la ebausure! » ou bien avec l'air en tournant, que donne l'approche de l'hiver aux pauvres gens : « Jean-Louis a pris la laine et le béret, gare à la fraîcheur! » Comme vous le voyez, Mademoiselle, conclueit le marchand, je suis comme les hirondelles j'annonce le beau temps et l'hiver...

Mais Alice ne l'écoutait pas, elle songeait avec désespoir :

— Comment n'ai-je pas eu éviter ce départ? Comment n'ai je pu l'empêcher?... Et maintenant que faire?

Que décider?...

A un tournant de route, dominant la plaine, le vieux Rugles apparut fantastique, noir, déchiqueté, sur le ciel que des éclairs de chaleur se jouant là-bas, très loin, autour d'un nuage, illuminaient par moments.

— Vous voulez empêcher la demoiselle de partir avec sa mère? demanda le marchand.

Alice n'avait pas prévu cette question et, dans l'état d'esprit où elle se trouvait, elle ne sut que répondre.

— Oui... je..., je..., non... plutôt...., bégaya-t-elle.

Ces demi-mots ne satisfirent guère son compagnon de route. Il aimait les histoires : elles l'aidaient dans son métier, il les colportait de marché en marché, de village en village. Il en fleurait une ce soir qui longtemps retiendrait les femmes autour de sa voiture... En causant, en bavardant, on pense moins à batailler, à calculer, à marchander... Il poursuit :

— Et vous aviez raison, la comtesse n'est pas une femme à qui laisser sa fille, le tribunal l'a bien montré!... Mais que voulez-vous, il faut se faire une raison, une mère est une mère, et la petite la reconnaît..., les sentiments, vous-même...